



La Famille dans le mur

SUZANNE MARTEL

A touching and unique story of two sisters who from early childhood talked and wrote about an imaginary family in a fantasy world. Their combined efforts have resulted in three books, two of which will be published this coming Spring. The author's sister, Monique Corriveau, who died in 1976, is a well-known writer of children's books.

Tous les enfants fantaisistes ont une porte dans leur tête, par où ils accèdent au royaume merveilleux de l'imaginaire.

Ma soeur Monique et moi avions mieux encore. Notre porte s'ouvrait sur 'la famille dans le mur.' Monique avait quatre ans et moi sept. Nous étions deux petites soeurs uniques et sages, emplies de rêves guerriers. Nous n'avions pas de frère, et aucune de nos amies n'était dévorée par notre soif d'aventure. Nous avions donc inventé ces personnages qui surgissaient du mur à notre appel.

Chacun d'eux était joué par sa créatrice. Monique avait un talent extraordinaire pour marcher 'en petit bonhomme', à toute

vitesse. Cela lui permettait de personnifier 'des enfants', comme nous les décrivions avec condescendance.

Parmi cette ménagerie familière, nous avions nos préférés. Le grand favori a été longtemps un dénommé Jules. Ce héros revenait perpétuellement de la guerre, couvert de gloire et de médailles. Je défilais au pas militaire aux accords martiaux d'un petit disque chevrotant.

Joli tambour s'en revient de la guerre. Et Ran. Ran. Ran. Pataplan.

Monique devenait à tour de rôle la foule en délire, la femme du héros, ses camarades, et ses enfants, évidemment. Jules nous remplissait d'émotion virile, de désir d'héroïsme et d'un orgeuil au-dessus de toute vanité. Jules était sans le savoir le premier des Montcorbier.

'La famille dans le mur' représentait nos premières tentatives de caractérisation. Nos parents nous regardaient avec indulgence. S'ils nous avaient donné douze frères et soeurs, aurions-nous eu le temps ou le désir de créer des compagnons de jeu fictifs?

Plus tard, devenues 'sérieuses', quand nous avions huit et onze ans, nous avons commencé à améliorer notre technique. Nous passions des heures en conférence à dépeindre et à discuter nos personnages. Pour les représenter physiquement, nous choissions des portraits d'acteurs ou d'actrices, parmi les plus attrayants. Nous leur attribuions des talents et des défauts: la témérité, la bosse des maths, ou des dons musicaux.

Plusieurs avaient des caractères violents et quelques-uns se montraient franchement colériques.

Hommes et femmes, car nous étions féministes, étaient sportifs et pratiquaient des professions fascinantes: aviateurs, alpinistes, scientifiques et militaires. Nous avions même une 'amirale' de vingt-cinq ans, suprême limite d'âge avant d'être carrement vieux.

Plusieurs dynasties aux noms retentissants emmêlaient dans un écheveau compliqué des alliances et des amitiés, des fiançailles et des mariages. Finalement, nous possédions quarante-quatre personnages

très bien campés. Il suffisait que l'une de nous mentionne Gauthier, Liliane ou Serge pour que l'autre sache exactement de qui il s'agissait. Cela nous évitait bien des descriptions inutiles.

Tous ces gens s'écrivaient, risquaient leur vie, partageaient des aventures et voyageaient inlassablement. Nous étions seulement les chroniqueurs de ces activités qui s'imposaient à nos esprits. Déjà, des personnages vivants cherchaient des auteurs.

Inspirées très jeunes par la magie de l'Orient, et par celle encore plus grande des livres de Rudyard Kipling, nous avons créé une colonie mystérieuse, le Gotal, où 'la famille' retournait sans cesse, comme à sa source. En Europe, les réunions avaient lieu dans un immense Château dont la situation géographique restait vague.

J'ai appris dernièrement que les soeurs Brontë avaient inventé, elle aussi, une île imaginaire, le Gondal, peuplée des héros qui devinrent plus tard ceux de leurs romans. A cent ans de distance, nous avons suivi le même sentier de l'évasion, seule voie ouverte aux petites filles sages en mal d'aventures héroïques.

L'été, à la campagne, nous passions des heures interminables et délicieuses, assises face à face sur les bancs de bois d'une 'balançoire' à nous raconter des épisodes palpitants. Nous vivions au conditionnel: il aurait pensé, elle aurait répondu, ils seraient venus.

Notre salle de jeu, une grande chambre sous les combles, devenait le théâtre de nos aventures vécues. Nous chevauchions des chaises berceuses et faisions de l'alpinisme sur les rampes de l'escalier en colimaçon. Bientôt, cette activité ne suffit plus. Arrivant enfin à l'aboutissement naturel de notre longue démarche, marchant dans les traces de deux grands pères et d'un père écrivain, nous avons commencé à écrire les récits passionnants de 'notre famille'.

Chaque moment libre nous retrouvait le crayon en main. Les jours de congé, nous écrivions l'une pour l'autre, enfermées chacune dans notre chambre. Au soir, nous lisions à haute voix avec force remarques et commentaires, les résultats de notre inspiration. Nos amies, les jeux, les lectures, tout pâlisait devant la joie de créer. Maman finit par nous imposer des restrictions que nous trouvions abusives. Nous n'avions pas la permission d'écrire plus de huit heures par jour. Seul notre père avait le droit (ou le désir) de lire nos chefs-d'oeuvre. Il les jugeait avec indulgence et nous les rendait sans commentaire, disant simplement: 'C'est très bien'.

Lui-même poète et musicien, il connaissait par expérience la susceptibilité fragile d'un écrivain, même en herbe. S'il ajoutait: 'Mais c'est farci de fautes', cela signifiait qu'il venait de parcourir une de mes compositions. Monique, première de classe, possédait un sens de l'orthographe tout à fait injuste.

Pendant huit ou dix ans, les Aventures de 'la famille' en pensées, en paroles, en jeux et en écrits continuèrent à occuper la première place dans nos vies. Nos études aux Ursulines, nos rencontres avec nos amies, nos rares sorties mondaines étaient des interruptions dans notre véritable existence. Nos lectures et nos films servaient de ressource et de matière première à de nouvelles péripéties.

Nous nous comprenions à demi mot. 'La famille' nous accompagnait en voyage, en vacances, partout. Nos conversations à leur sujet commençaient au bord de la plage, se poursuivaient en promenade et se terminaient tard dans la nuit. Des douzaines de textes, écrits au plomb sur des calepins ayant à l'endos d'anciennes listes électorales, s'entassaient dans des caisses.

Même pendant mon séjour à l'Université de Toronto, nous avons continué notre activité favorite. Je suis revenue avec un roman inachevé de deux cents pages, le premier livre complet sur 'la famille'. Je l'avais écrit lorsqu'une pneumonie m'emprisonna à l'hôpital pendant plusieurs jours. Ma guérison l'interrompit à l'instant précis où l'héroïne en fuite, suspendue entre ciel et terre, sautait en skis au-dessus d'une crevasse.

Tout l'été, j'ai essayé en vain de lui faire reprendre pied pour courir chercher du secours. Je ne trouvais pas les mots, bloquée par je ne sais quelle paralysie. Finalement, Monique, impatiente de connaître la fin de l'histoire, écrivit le paragraphe fatidique et la skieuse retomba gracieusement sur la neige. Je pus alors l'acheminer vers une heureuse conclusion.

Lorsque nous avons eu l'âge des mondanités, nous trouvions la réalité bien pâle à côté de 'notre' réalité. Maman m'a offert cinq dollars pour m'inciter à aller au 'cocktail' où j'ai rencontré mon futur mari. Elle a toujours trouvé que cela avait été un bon investissement.

A vingt ans, nous avons volontairement abandonné ces héros trop envahissants pour nous plonger dans la vie de ce côté du mur. Monique épousait Bernard Corriveau, élevait dix enfants et publiait treize volumes. Moi-même, mariée à Maurice Martel, je déménage à Montréal où grandissent nos six fils et où sont publiés mes premiers livres.

Mais nos personnages, comme ceux des soeurs Brontë, avaient évolué eux aussi, dans notre subconscient, attendant pendant vingt années l'instant de leur libération. A la mort de Maman, nous avons retrouvé et partagé nos écrits de jeunesse, retrouvés dans des caisses.

Réfugiée dans mon chalet de la forêt, j'ai repris sans le dire un des personnages de 'la famille dans le mur', et j'ai écrit le premier volume des aventures adultes d'Arnaud, Benjamin des Montcorbier, un charmant voyou, casse-cou et forte tête, le mouton noir de son clan. Comme autrefois, je l'ai apporté à Monique pour

le lire avec elle.

Ma soeur a ouvert un tiroir et m'a montré un épais manuscrit. Elle aussi avait ressuscité un de nos amis d'enfance. Sans nous consulter, nous avions heureusement choisi des personnages différents parmi les quarante membres de 'la famille dans le mur'. Monique racontait la vie de Paul, duc autoritaire, général et bâtisseur d'Empire.

Pendant trois jours, nous avons lu à haute voix, comme autrefois, négligeant temporairement famille et ménage. Ses Montcorbier renaissaient dans les manuscrits de nos romans parallèles.

Pendant les années qui suivent, nous commençons, chacune de notre côté, à faire vivre notre héros.

Après les deux premiers livres, nous convenons de situer l'aventure vers les années 1900 et plus. Il nous faut une guerre, et la technique moins avancée de cette époque nous semble plus humaine. Les avions, les armes et les automobiles sont encore assez primitifs pour ne pas éclaircir les rangs de 'la famille'. Nous gardons une dizaine de nos amis de jeunesse, et nous décidons qui épousera qui et les noms de leurs enfants.

Après de longues discussions, nous établissons définitivement la géographie des lieux. Nous inventons un petit pays d'Europe, la Sarénie. Nous lui donnons une capitale, Chambleau, et retrouvons sa colonie orientale du Gotal. Nous dessinons des cartes où les montagnes, les fleuves et les états, baptisés et délimités, deviennent le cadre des activités de Paul et d'Arnaud. Finalement, nous traçons les grandes lignes de cette épopée qui remplira un jour plus de vingt volumes.

Nous connaissons assez bien nos gens pour ne pas avoir à écrire leur histoire dans l'ordre chronologique. Suivant l'inspiration du moment, ils ont vingt ans, puis quatorze, puis trente. De nouveau enfermées ensemble, nous lisons l'une pour l'autre, commentant, comparant, critiquant.

Nos époux encouragent sans jalousie cette fréquentation de leurs dangereux rivaux. 'Vos personnages ont le droit de vivre', commentent-ils. Comme l'a déclaré Bernard Corriveau à Monique en lisant son premier Montcorbier: 'Tu as élevé une autre famille à côté de la tienne'.

Nous pensions au début pouvoir prendre quelques libertés avec les dates, ne pas toujours faire coïncider les activités de Paul au d'Arnaud, ou les événements de la vie privée de leurs frères et soeurs. Nos lecteurs nous ont détrompées et rappelées à l'ordre.

Si Monique conduisait Mado à l'autel ou si je ressuscitais Louis disparu à la guerre, l'autre devait en tenir compte. Nous faisons d'interminables interurbains pour vérifier tous les détails et projeter les prochains volumes.

Nos enfants, les vrais, suivaient pas-

WOMEN & LITERATURE

ISSN 0147-1759

Editor: JANET M. TODD (Douglass College, Rutgers
University, New Brunswick)

A scholarly journal devoted entirely to women writers of the eighteenth, nineteenth, and early twentieth centuries. *Women & Literature* contains articles concerning the literary treatment of women by male and female writers, reevaluating the established great writers of the period, and extremely useful bibliographical tools for specialists in women's studies and literary history alike.

Regular Features:

Annual Bibliography of Women

Book Reviews

Notes of Work in Progress

Recent issues include these articles:

Rebellions of Good Women PATRICIA MEYER SPACKS

Madame De Stael and Stendhal: A Case of Grudging

Recognition GITA MAY

This Beautiful Lady Whose Words He Speaks: Defoe and His
Female Masquerades ANNE ROBINSON TAYLOR

Passivity and the Female Role in "Pride and
Prejudice" SUSAN PECK MACDONALD

Published four times a year. Founded 1974.

Subscription rates: Individuals: \$10/1 yr.

Institutions: \$15/1 yr.

Outside U.S.A.: Add \$3/yr.

Single copies: Vol. I and IV \$4.

Vol. III, V \$7. each

Please mail to:

Transaction Periodicals Consortium
Circulation Department
Rutgers—The State University
New Brunswick, New Jersey 08903



sionnement l'évolution de nos héros. Ils commentaient leurs actions, pleuraient sur les malheurs et se réjouissaient des victoires des Montcorbier.

Il y a cinq ans, Monique a appris qu'elle était atteinte d'un cancer incurable.

Pendant trois ans, son courage souriant nous a enseigné le prix de chaque minute précieuse. La mort faisait partie de la vie, elle en était le prix et l'héroïsme ne se retrouvait plus seulement dans les livres.

Six mois avant son départ, ma soeur m'a lu un livre très émouvant: *L'Aube du Gotal*. Paul de Montcorbier y meurt dans la paix et la dignité après avoir complété son oeuvre de libération de la colonie. Cette fin prémonitoire que Monique avait dans ses notes depuis le début, il convenait que ce soit elle-même qui l'écrive. Son héros mourait à quarante-huit ans, comme elle.

Jusqu'à la dernière semaine, nous avons écrit et lu nos 'aventures', et nous sommes raconté celles que nous n'aurions pas le temps de rédiger. Nous savions que nous entreprenions nos dernières promenades ensemble de l'autre côté de ce mur où s'était écoulée notre jeunesse retrouvée — Ensuite, j'errerais seule dans le pays de nos rêves.

A l'automne 1976, quelques mois après la mort de ma soeur, le Conseil des Arts m'a offert un octroi de voyage, en récompense pour quelques prix littéraires des dernières années. J'ai choisi l'Inde, évidemment. Je suis donc partie seule, pendant trois mois, pour visiter l'Inde et y découvrir le Gotal.

Combien d'écrivains ont connu cette expérience extraordinaire: vivre des aventures *après* les avoir écrites et rencontrer les personnages sortis de ses pages? Dans mon journal de voyage,¹ je raconte ces impressions et je prouve qu'une femme seule peut voyager partout, même à cinquante ans, et se faire des amis chez les Sherpas de l'Himalaya comme chez les pêcheurs du sud.

Bientôt, mes premiers Montcorbier seront publiés.² Ceux de Monique suivront au printemps.³ Ce n'est pas sans appréhension que je verrai ces créatures de notre esprit affronter le public, car ces livres nous les avons écrits l'une pour l'autre.

août 1979

1. *La Découverte du Gotal*, paru en septembre aux Éditions Fides.

2. *L'Apprentissage d'Arahé et Premières Armes* à paraître chez Fides en octobre et novembre.

3. *Le Guerrier et La Mort des autres* de Monique Corriveau.